



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
Comptes-rendus | 2017

Créations d'atelier. L'éditeur et la fabrique de l'œuvre à la Renaissance, dir. Anne Réach-Ngô

Romain Menini



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/crm/14051>

DOI: 10.4000/crm.14051

ISSN: 2273-0893

Publisher

Classiques Garnier

Electronic reference

Romain Menini, « *Créations d'atelier. L'éditeur et la fabrique de l'œuvre à la Renaissance*, dir. Anne Réach-Ngô », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], Comptes-rendus, Online since 11 January 2017, connection on 15 October 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/14051> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.14051>

This text was automatically generated on 15 October 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

***Créations d'atelier. L'éditeur et la fabrique de l'œuvre à la Renaissance*, dir. Anne Réach-Ngô**

Romain Menini

REFERENCES

Créations d'atelier. L'éditeur et la fabrique de l'œuvre à la Renaissance, dir. Anne Réach-Ngô, Paris, Classiques Garnier (« Études et essais sur la Renaissance » 104), 2014, 396 p. ISBN 978-2-8124-2946-0

- ¹ Sous-titré *L'éditeur et la fabrique de l'œuvre à la Renaissance*, le volume collectif *Créations d'atelier*, dirigé par Anne Réach-Ngô, contient dix-sept contributions qui se proposent de suivre la création littéraire de la Renaissance jusque dans le « vestibule » ou l'« arrière-boutique » des imprimeurs et/ou libraires de la Renaissance. Il réunit les actes d'un colloque organisé du 31 mai au 2 juin 2012 à l'Université Paris-Sorbonne. Ce recueil fait suite à d'autres publications de la maîtresse d'œuvre, attachée depuis plusieurs années à effectuer ce nécessaire chemin de *retour amont*, en forme d'incursion *a posteriori* dans les officines du livre imprimé – là où le texte est mis en livre. Citons ici sa thèse de doctorat, publiée en 2013, *L'Écriture éditoriale à la Renaissance*, ainsi que deux précieux collectifs dirigés par elle : *L'Acte éditorial. Publier à la Renaissance et aujourd'hui* (2010) et *Genèses éditoriales*, qui constituait le dossier thématique du dixième numéro de la revue *Seizième Siècle* (2014). Le titre choisi pour ce nouveau recueil fait la part belle à l'« éditeur », terme dont Anne Réach-Ngô reconnaît volontiers qu'il est doublement problématique : polysémie et anachronisme guettent en effet l'emploi du vocable pour la Renaissance, ce dont l'autrice (ainsi disait-on parfois au XVI^e siècle) ne fait pas mystère (p. 22). Qui est à l'initiative de l'œuvre ? Pastichant Foucault, Anne Réach-Ngô invite précisément à songer à quelque « fonction-éditeur » dont les incarnations seraient multiples à la Renaissance : « rédacteurs, secrétaires, traducteurs, remanieurs, graveurs de caractères, illustrateurs, compositeurs, relieurs » (*ibid.*). Soit une liste à

laquelle on peut ajouter des figures croisées ici et là dans le volume : rabatteurs de textes, commanditaires de livres, libraires bien sûr, mais encore correcteurs d'épreuves ou... auteurs eux-mêmes (voir par exemple le volume XIV des *Travaux de Littérature* publié en 2001 par l'ADIREL et intitulé : *L'Écrivain éditeur, du Moyen Âge à la fin du XVIII^e siècle*, dir. François Bessire). L'« acte éditorial », tel qu'il est présenté, résulte bien de l'activité d'une « équipe à géométrie variable », dont chacun des contributeurs a pisté l'identité multiple, en prenant pour objet des cas précis, allant de l'époque incunable à la fin du XVI^e siècle. L'aire géographique est essentiellement française – Paris et Lyon se taillant la part du lion –, mais plusieurs articles concernent par ailleurs le monde germanique (Bâle), la Suisse (Neuchâtel et Genève) ou même la Croatie.

- 2 Le « cadre général » de l'enquête collective est fourni par la contribution de Roger Chartier, placée au seuil du recueil. Y est rappelée la rencontre récente de deux disciplines, l'histoire littéraire et l'histoire du livre (dans son attachement à la « bibliographie matérielle » issu du monde anglo-saxon de la *New Bibliography*), sous la double égide desquelles plusieurs nouvelles découvertes ont pu être faites. Roger Chartier dresse un panorama utile des avancées en la matière et salue l'avènement des « *compositor studies* » qui renouvellent notre approche du livre imprimé ; la matérialité des exemplaires, qui nous rappelle à chaque instant cette « culture de la correction » dont parlait Anthony Grafton, offre un aperçu précieux sur la « politique éditoriale » des hommes du livre. Il est dommage que cette entrée en matière si suggestive fasse l'économie d'une annotation en bas de page, qui eût éclairé les lecteurs ne disposant pas du bagage bibliographique nécessaire ; mais il est vrai que le statut particulier du texte prononcé par Roger Chartier, une allocution inaugurale, peut expliquer une telle absence, comme une note – la seule de l'article ! – l'explique *in fine* (p. 20).
- 3 Ce regret est partiellement compensé, du reste, par la seconde contribution d'Anne Réach-Ngô, qui tient lieu d'introduction en bonne et due forme. Sous-titrée « Du recyclage à la création », l'article envisage les données du problème : quel est le rôle exact des « anonymes qui composaient le “quartier général ou *staff*” » des officines du livre ? La réflexion de Luciano Canfora sur le manuscrit (*Le Copiste comme auteur*, trad. franç. 2012) est déplacée dans le domaine de l'imprimé de la première modernité – et ce choix théorique apparaît d'une fécondité remarquable. Anne Réach-Ngô réexamine l'opposition désormais traditionnelle entre « mise en texte » et « mise en livre », conçues comme deux étapes chronologiquement distinctes, pour leur préférer le questionnement sur la « mise en œuvre » donnant lieu à l'objet-livre. À cette lumière, le mythe de la création littéraire – celui que le dix-neuvième siècle nous a légué, pour le meilleur et pour le pire – ressort « entaché de l'encre de l'atelier » (p. 27). À la bonne heure ! Nous reconnaissons là Anthony Grafton et ses *humanists with inky fingers*.
- 4 Le volume est divisé en quatre parties qui mettent toutes, par leur titre respectif, la *main* à l'honneur : « Réseaux, collaborations et intermédiaires. L'éditeur et ses petites mains » ; « Compositions à plusieurs mains. De la publication à la recreation » ; « Mettre la main à l'ouvrage » ; « De la manipulation éditoriale à la naissance de l'œuvre ». Car la presse était aussi affaire de *maniement*, comme l'eût dit Montaigne.
- 5 Les cas étudiés sont de nature différente. Plusieurs contributeurs ont choisi de scruter avec attention les politiques éditoriales de certains grands imprimeurs-libraires de la Renaissance. Nora Viet dresse le portrait d'un « libraire aux commandes », le Parisien Antoine Vérard (qui ne posséda jamais de presses qui lui appartenissent), « commanditaire et concepteur » d'une trilogie didactique et facétieuse entre 1485 et

1494. Christine Bénévent pénètre l'officine bâloise des Froben, bien documentée, et revient avec nouveauté sur un moment décisif : la mort de Johann en 1527, source d'une entreprise éditoriale singulière autour d'Érasme. Diane Desrosiers nous emmène à Neuchâtel dans l'atelier de Pierre de Vingle, qui imprima entre 1533 et 1535 les œuvres des pré-réformateurs gravitant dans son entourage (on appréciera, en fin d'article, l'utilité de l'annexe bibliographique à laquelle William Kemp a participé). Martine Furno déploie quant à elle cette « affaire de famille » que fut l'officine des Estienne, à la lumière des nombreuses éditions de Térence publiées de 1526 à 1551. Nahéma Kattabi, enfin, s'intéresse à l'activité d'Adrian Le Roy, musicien et, à partir de 1551, imprimeur de musique à Paris qui a cherché, en tant qu'« éditeur arrangeur », à « conceptualiser la musique profane » (p. 238).

- 6 Certains articles du volume ont pris pour objet les stratégies des auteurs, telles qu'en témoigne leur relation à l'imprimé. Jean-François Gilmont offre une typologie des attitudes adoptées par les grands réformateurs francophones à l'égard de l'industrie du livre : Guillaume Farel, Pierre Viret, Jean Calvin, Théodore Bèze et Simon Goulart sont ainsi regardés avec l'œil de l'historien du livre. Nathalie Hervé analyse la conscience éditoriale de Clément Marot, que ce soit lorsqu'il édite les textes de Villon et de son père Jean ou ses propres poèmes avec l'œil du métricien. Paru la même année que ces *Créations d'atelier* – et par conséquent non connu de Nathalie Hervé – l'ouvrage de référence de Guillaume Berthon, *L'Intention du poète*, permet de prolonger la réflexion sur Marot *auteur*, soucieux de faire bonne impression « en belle forme de livre », expression décisive qu'avait justement faite sienne Anne Réach-Ngô (p. 24). Djurdja Sinko-Depierris s'attache à la carrière de Simon Kožičić Begna, évêque, écrivain et éditeur (1460-1536), figure singulière dont la volonté et les relations avec l'Italie ont permis de faire considérablement avancer, dans la décennie 1530, l'imprimerie croate. Le cas de Jacques Gohory, analysé par Gilles Polizzi dans le contexte nébuleux de la parution de la traduction française du *Poliphile*, est encore différent : à la lumière d'annotations manuscrites attribuées à Gohory – telles que l'auteur de l'article a pu les consulter exceptionnellement sur un exemplaire de la première édition Kerver (1546) passé en vente chez Sotheby's en 2004 – cette étude stimulante permet de revoir à la baisse le rôle dudit Gohory dans la parution du *Poliphile* français, rôle qui s'apparenterait à un « brouillage publicitaire » destiné à garantir le mystère d'une traduction aussi énigmatique que l'original sur laquelle elle se fonde.
- 7 Certaines entreprises éditoriales qui font l'objet d'une analyse dans le volume se laissent plus difficilement circonscrire ; le champ va de l'œuvre « à plusieurs mains » à la « mystification » plus ou moins avérée, dont le principe de secret constitue un obstacle redoutable, en passant par la compilation qui transforme. Ce dernier cas fait l'objet d'une étude de la directrice du recueil : Anne Réach-Ngô se penche sur le devenir des écrits de l'évêque italien Patrice de Sienne (1413-1494), à la lumière de sa diffusion française au XVI^e siècle, qui témoigne de réaménagements multiples. Elle prolonge ici une enquête commencée à l'occasion d'un article paru dans la revue *Littératures classiques* (n° 80, 2013/1). Véritable cas d'école, et des plus difficiles, le recueil des blasons anatomiques, tel que nous le donnent à lire ses passages successifs à l'imprimé, fait l'objet d'une enquête précise de Christine de Buzon et William Kemp. La parution du recueil chez Denis de Harsy retient notamment l'attention des deux spécialistes. Une utile table récapitulative des éditions des *Blasons*, située en fin d'article, ainsi que des reproductions précieuses de l'*unicum* conservé à Strasbourg donnent davantage de prix à une contribution déjà remarquable (mais l'émission « Harsy 1 » a-t-elle vraiment

existé ?). Gaëlle Burg étudie le passage à l'imprimé des romans de chevalerie, considérés au XVI^e siècle comme de « vieux romans » ; elle montre comment le discours sur la « traduction » d'une langue réputée archaïque ou obsolète permet des manipulations multiples, faisant ressortir le rôle prépondérant de l'imprimeur-libraire, « véritable *manager* des "créations d'atelier" » (p. 221). L'article de Mireille Huchon continue et précise certaines des thèses avancées dans *Louise Labé, une créature de papier* (2006) ; les sibyllines *Euvres* de 1555 sont analysées sous plusieurs angles précis : la nature du discours collectif qui constitue la couronne des « Escriz de divers Poëtes », le portrait de la Dame figurant dans le livre imprimé par Jean de Tournes (voir aussi à ce sujet un article paru dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 2008, n° 1), ainsi que le rôle dudit imprimeur-libraire, que Mireille Huchon place au centre du jeu, plus encore qu'il ne l'était dans le livre de 2006 – qui fit si grand bruit dans le petit monde des seiziémistes. Louise Amazan s'attache au recueil des *Facecies et motz subtilz* (1559), paru sans nom d'auteur et qui est lui aussi « une compilation qui ne dit pas son nom » (p. 187). Volume composite et bilingue, les *Facecies* sont un « objet facétieux peu courant », typographiquement singulier, résultat de la collaboration de Guillaume Rouillé et de Robert Granjon dans la ville la plus italienne de France à cette époque : Lyon. Dernier article du recueil, la contribution de Jean Vignes apporte des arguments probants pour faire de *L'Estrille et drogue, au querelleux pédant* (Lyon, L. Cloquemin, 1579) une « nouvelle mystification lyonnaise ». *L'Estrille* se présente comme réunissant les plus belles plumes de son temps : Ronsard, Baïf, Garnier, Desportes, Sainte-Marthe, Du Bartas et beaucoup d'autres versificateurs parmi les plus illustres d'alors. Rien que cela ! Le rassemblement semble incroyable, nous dit Jean Vignes. On ne peut que le suivre quand il invite le lecteur à ne pas prendre au sérieux cette entreprise d'édition ; on retrouverait en 1579 ce goût lyonnais pour la « gayeté » poétique et le savant canular – soit une mystification qui dut, dans le cas de *L'Estrille*, rester assez confidentielle.

- 8 *Créations d'atelier* s'achève par un utile index et une présentation des auteurs. Le recueil se caractérise par une remarquable unité de propos – et ce, bien que les cas étudiés soient parfois des plus éloignés. Entre *hapax* éditoriaux et véritables cas d'école, ce volume offre un remarquable aperçu sur les tribulations de l'instance éditoriale à la Renaissance, dans toute sa variété et à travers l'extrême versatilité de ses visages, que ceux-ci soient réels, fantomatiques ou même fallacieux. Solidement introduits par deux contributions caractérisées par leur hauteur de vue et un souci précieux de théorisation, celles de Roger Chartier et d'Anne Réach-Ngô, les articles permettent de précieuses incursions dans le monde du livre de la Renaissance, qui recèle encore tant de mystères.